

La fin de la faim



Premières et dernières pages
signées
Sophie Martin

Avec la collaboration et la complicité de
Paul Carrière
Carole Cyr
Andréa L-T
du collectif ***Les Violons d'Ingres***

XII^e course à relais — Été 2020
***Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)***

Jour 156 du confinement

Madame la marquise en a franchement assez. Entre son mari et les domestiques, elle ne sait plus qui l'énerve le plus. Monsieur le marquis, le plus souvent ivre et aurolé par la fumée de ses immenses cigares cubains, ne fait que radoter en bégayant ses anciens faits d'armes, alors que les domestiques babillent sans arrêt, se racontant mille et une histoires horribles sur l'épidémie qui sévit à l'extérieur des murs de la cité fortifiée, fermée à clé depuis 156 jours.

Madame la marquise fait les cent pas dans son boudoir, ses plus belles robes éparpillées à ses pieds. En son esprit a germé une idée. Illégale, certes, mais ô combien délicieuse. Un banquet ! Elle organisera la semaine prochaine un énorme banquet, quitte à revoir à la hausse le salaire de ses domestiques pour s'assurer de leur plus grande discrétion. Elle affiche pour la première fois depuis des lustres le plus heureux des sourires.

Jour 157 du confinement

Madame la Marquise dépose sa plume. Toutes ses invitations sont fin prêtes, ne reste plus qu'à les remettre à qui de droit. Elle fait tinter la clochette. Une fine silhouette finit par se dessiner dans l'embrasure de la porte.

— Jeanne. Où étiez-vous que cela vous prît tellement de temps à répondre ?

— Madame, mes excuses, j'aidais Berthe à réparer son tablier dans le quartier des domestiques.

— Bon, que cela ne se reproduise plus. Vous irez porter ces invitations sur-le-champ.

— Bien sûr, madame, répond la jeune femme, les yeux comme ceux d'un cheval qu'une mouche vient de piquer.

Madame la marquise regarde la jeune domestique réunir les invitations les mains tremblantes. Ce comportement ne l'étonne pas : depuis le confinement, ces idiots de domestiques se racontent les pires histoires d'horreur... Elle soupire de dégoût face à cette vulgarité crasse.

Jour 160 du confinement

Triomphante, madame la marquise chante son menu à ses domestiques : tous ses invités ont répondu par l'affirmative. Son banquet se doit d'être un succès ! Tout d'un coup, même son mari semble moins lourd à supporter.

— Il y aura du champagne, notre meilleur vin, les petits canapés les plus fins – trouvez-moi du caviar ou ne revenez pas ! Les miches les plus blanches qui soient... qu'on n'y voie pas un grain ! s'exclame-t-elle.

Madame la marquise se frotte pensivement le menton. Non, elle n'a rien oublié. Dans trois jours, ce sera enfin la fête. Elle se réjouit de voir sa maisonnée dans une telle effervescence. Ne restera qu'à trouver du caviar dans une cité cloîtrée.

Jour 162 du confinement

Madame la marquise est inquiète. Un de ses domestiques est parti depuis plusieurs jours pour acheter du caviar, mais il n'est toujours pas revenu. Il n'en aura pas trouvé, diable de nullard, et n'aura pas osé revenir, peuh ! Il n'est pas question que ses invités se passent de caviar à SON banquet. Si elle doit y aller elle-même, nom de Dieu, elle ira !

Fort heureusement, la jeune Jeanne lui propose gaiement de se rendre au port, déclarant connaître le meilleur producteur de caviar de la République. En réalité, la jeune Jeanne n'a envie que de sortir des fortifications de la cité maintenant qu'elle a livré sans danger les invitations de madame. Madame la marquise se réjouit de ne pas avoir à sortir du manoir elle-même : bien franchement, Jeanne est la moins oisive de tous ses domestiques.

Jour 163 du confinement – Le banquet

Le jour se lève, radieux. La journée qui se prépare promet d'être inoubliable : un spectacle pour les sens atrophiés des convives cloîtrés chez eux depuis des mois.

Les tables sont montées – les ustensiles astiqués brillent de mille feux. Les effluves s'élevant de la cuisine titillent les narines des divers membres de la maisonnée. Bien qu'elle soit déçue de n'avoir pas revu Jeanne avec son caviar, madame la marquise sait que ses éminents convives n'auront pas à redire des plats, des vins et alcools fins qui leur seront servis.

Vers les 16 heures, madame la marquise entreprend sa toilette. Elle se coiffe joliment, se maquille légèrement, puis se pare de ses plus beaux atours et de ses bijoux des grandes occasions. À 18 heures, elle est enfin prête à accueillir ses invités, qui arrivent ponctuellement à 18 h 30. Pour une rare fois, son mari est sobre.

À 20 heures sonnantes, on passe à table. Madame la marquise rayonne de bonheur. Une fois les convives installés et leurs coupes remplies, elle se lève joyeusement pour porter le toast. Elle s'apprête à ouvrir la bouche quand un grand vacarme éclate à l'entrée de la salle à manger. On dirait une bagarre entre les domestiques...

Furieuse, madame la marquise essaie d'aller houspiller la bande de butors qui osent ainsi ruiner son banquet. Elle ne peut pas, les autres convives la retiennent. Elle tire alors le cou. Curieusement, elle voit deux de ses hommes tirer la jeune Jeanne par les pans de sa jupe affreusement sale et déchirée.

En fait, la domestique a le chignon en bataille et elle semble horriblement grise sous la saleté qui lui croûte le visage. Bon sang, par où est-elle passée pour avoir cet air ? Et diantre ! ses pupilles sont-elles réellement rouges ? Madame la marquise commence à peine à comprendre ce qu'elle voit lorsque l'abjecte créature échappe à ses gêneurs et se rue en crachant et en sifflant sur le maréchal de la Trémoille, à qui elle arrache la gorge à pleines dents, tel un animal enragé.

Deuxième partie – *Paul Carrière*

Jour 163 du confinement – Le banquet (suite)

Trois domestiques accourent et arrachent Jeanne de sa cible et l'empêchent de bouger. Jeanne, le visage crispé, a perdu le souffle mais demeure agitée. Ses yeux rougis comme des glaives brûlants cherchent les yeux du maréchal.

Le maréchal de la Trémoille, tacheté de sang au visage, recule de trois pas, fixe la domestique souillée pendant quatre ou cinq secondes et retourne le regard. Des invités au banquet l'encerclent pour le protéger. Madame la marquise libérée par des convives, court vers le maréchal tout en gardant une certaine distance.

Monsieur le maréchal est figé, furieux. Son visage rougi, ses poings fermés, il tente de vilipender la domestique. Peu de mots quittent sa bouche. Sa colère est teintée de surprise. Il reprend contrôle de ses sens, se redresse, hausse les épaules et jette un regard haineux vers madame la marquise.

– Jamais dans toute la tradition centenaire de ma grande famille ai-je été agressé, souillé de la sorte. Qui est cette femme ? Depuis quand, madame la marquise, embauchez-vous des fous violents ? C'est indigne, c'est inacceptable. Je vais quitter ce banquet sur-le-champ.

– Monsieur le maréchal, mille excuses. Êtes-vous blessé ?

– Sortez cette domestique d'ici. Isolez-la loin des autres.

Madame la marquise avance seule au milieu du grand hall. Ses invités se sont éloignés de leur hôte. Ils attendent sa réaction, attendent la suite.

– Comme vous tous, je suis très humiliée et ébranlée par cet incident. C'est la première fois et la dernière que cela se produit. Je vous demande pardon, monsieur le maréchal. Je vous demande pardon, chers invités.

– Malgré cet incident, restez, mangez et fêtez avec monsieur le maréchal. Vous aurez votre vengeance. Je n'accepte pas que votre réputation et la mienne soient ternies.

Jour 164 du confinement – Le lendemain matin du banquet

L'interrogatoire de l'ensemble des domestiques confrontés individuellement ne résout pas le mystère de l'affront.

Madame la marquise, déçue et inquiète, retourne seule dans son boudoir.

Elle se remémore vivement la première fois qu'elle a rencontré le maréchal. Spontanément, elle s'est sentie en présence d'un homme charismatique avec le sourire facile mais contrôlé, un homme de taille moyenne mais de forte carrure. La marquise s'est sentie déstabilisée en sa présence. Un vrai soldat, lui.

Elle se rappelle des exploits guerriers du maréchal. Ce grand leader militaire s'est bâti une réputation de vainqueur, d'homme toujours déterminé à gagner peu importe les coûts des missions. Cet homme imbu de pouvoir n'hésite jamais à créer des stratégies meurtrières et écrasantes pour décimer rapidement ses adversaires, pour être adulé et craint.

De nombreuses préoccupations virevoltent en elle.

Comment faire amende honorable auprès du maréchal colérique, pour ne pas subir ses foudres, lui qui peut facilement influencer la bourgeoisie contre sa famille ?

Pourquoi est-ce que cette mort noire, cette punition divine frappe-t-elle encore notre communauté ? Y aura-t-il encore des victimes connues comme la dernière fois ? Pendant encore combien de temps faudrait-il rester confinés ?

Comment se fait-il que Jeanne a si violemment attaqué le maréchal ? Quel insecte l'a piquée ? Comment cette jeune femme douce et dévouée s'est-elle transformée si soudainement en bête sauvage ?

Madame la marquise décide de passer à l'action. Elle convoque Jeanne sur-le-champ.

— Jeanne, j'ai voulu t'expulser du château sur-le-champ. Mais c'est grâce à tes années de dévouement que j'ai résisté de te virer dans cet état. Mais, tu dois m'aider à comprendre ta colère subite. D'où arrivais-tu hier soir ? Que s'est-il passé ?

Jeanne, l'air penaud, garde le silence pendant un moment. Elle cherche les bons mots.

— Madame la marquise, lors de ma sortie à l'extérieur des murs, j'ai vu une horreur de trop.

Troisième partie – *Carole Cyr*

— Qu'avez-vous vu ? Qui a pu vous transformer ainsi ?! Mordre à la gorge un de mes invités, et le plus dangereux de surcroît ? Avez-vous pensé aux conséquences pour cette famille ?

Jeanne baisse la tête, résignée, comme un animal piégé qui attend la mort.

La marquise s'irrite de sa propre réaction face à sa servante; elle aurait mieux fait de la faire fouetter sur le champ, devant ses invités et toute la valetaille. Le silence entêté de Jeanne l'énerve.

— Répondez Jeanne, sinon vous risquez un bien triste sort.

Hésitante, Jeanne relève la tête.

— Madame, vous souvenez-vous du domestique que vous avez envoyé à la recherche de caviar, l'autre jour ?

— Oui, bien sûr. Il n'est jamais revenu, le lâche.

— Non, mais il est mort en essayant de vous servir.

La châtelaine tape nerveusement du pied.

— Parlez clairement, Jeanne. Je n'aime pas les devinettes.

— Il n'est pas revenu parce qu'il a résisté aux bandits qui contrôlent le port, madame. On a voulu lui voler l'argent que vous lui avez confié pour acheter du caviar, et il ne s'est pas laissé faire. Il en a payé de sa vie, madame, et si je n'avais pas réussi à m'enfuir, les rats qui l'ont torturé et tué m'auraient aussi fait la peau.

Madame la marquise n'est pas émue. Après tout, qu'importe la mort d'un simple domestique ? Mais elle est vexée qu'on ait attaqué impunément un de ses serviteurs et qu'on lui ait volé une somme, ma foi, assez coquette.

— Et comment savez-vous tout cela, Jeanne ?

— Votre valet s'appelait Émile, madame. Il connaissait le port parce qu'il y a grandi, comme moi, sous le toit de nos parents. Ma mère m'a raconté. Elle a tout vu et ne sourira plus jamais. Les hommes du maréchal ne se cachent pas pour commettre des horreurs. Le corps d'Émile est suspendu dans une cage à l'entrée du port.

— Les hommes du maréchal ? Que dites-vous là ?

Jeanne jette un regard défait par la fenêtre et refoule ses larmes. Émile était son meilleur ami, son confident, sa seule consolation dans ce château froid, oublié par la joie et l'amour. Il avait un cœur noble et veillait toujours sur elle. La marquise se fiche bien de tout cela. Quand elle pense que cette femme ingrate a traité Émile de lâche, un peu de la colère qui s'était déchaînée la veille resurgit en elle.

— Oui, madame. Dans le port, les hommes du maréchal font la loi. Ils prennent une taxe sur toutes les cargaisons qui arrivent ou qui partent, et tout ce qu'ils veulent des habitants. On dit que le maréchal se joint parfois à la bande pour violer et torturer les gens du peuple qui osent leur résister.

Dubitative, la marquise renifle bruyamment et prend une gorgée de thé.

— Ce ne sont que des racontars, et rien de tout cela ne vous regarde, Jeanne. Vous êtes bien sotte de penser qu'on peut s'en prendre à un homme comme le maréchal sans être puni.

— Sauf votre respect, madame, je ne pense rien de la sorte et si vous avez la grâce de me laisser vivre, je disparaîtrai à tout jamais. Vous pourrez dire au maréchal que j'ai suivi mon frère dans la mort.

— C'est ce qu'on verra, et la décision m'appartient, siffle la marquise en pinçant les lèvres.

Elle porte son regard hautain sur le garde debout près de la porte qui a témoigné de la scène et lui fait un léger signe. Celui-ci s'approche aussitôt et saisit le bras de Jeanne d'un geste faussement brusque. Il imagine le triste destin de la jeune femme et, en la guidant vers la tour où elle est enfermée, il ressent de la sympathie pour celle qui, l'espace d'un moment, a fait goûter au maréchal un peu de la cruelle souffrance que cet homme monstrueux laisse partout dans son sillage.

Quatrième partie — *Andrea LT*

Jour 165 du confinement

La nuit tombée, madame la marquise hésite devant la sonnette. Désormais privée de sa femme de chambre, elle n'a pas du tout envie de se faire déshabiller par une Berthe au tablier décousu. Elle se pose sur le divan viridien en soupirant, sa crinoline hissée de part et d'autre, comme une mousse appliquée à la douille.

Elle caresse tendrement la clé ornée qu'elle garde pendue à sa ceinture avec ses petits objets de coquetterie – clé que lui avait offerte le maréchal au début de leur intrigue. Oserait-elle, ce soir même, rejoindre son amant ? Ne serait-il pas encore furieux contre elle de lui avoir fait subir de telles vexations devant le corps entier de la noblesse ? Elle avait, au certain, des excuses à lui offrir et... quelque remboursement à lui demander pour son caviar introuvable. Et si les circonstances le permettaient, quelques fleurettes pourraient, espérait-elle, le séduire dans le fol espoir de lui faire oublier sa mésaventure. Un malin sourire se dessine sur ses lèvres vermeilles. Les grands hommes puissants, il faut savoir les amadouer. Madame la marquise convoque Berthe à son boudoir.

— Je vous prie d'appeler le cocher séance tenante. Et comme à l'ordinaire, n'en soufflez mot au marquis.

Au sommet de la tour, Jeanne est debout à la fenêtre, un boulet à la cheville. Elle observe en silence le palefrenier accourir à l'étable pour apprêter la voiture. D'évidence, sa maîtresse ne se préoccupe en rien de l'épidémie. Et les invités non plus,

d'ailleurs; ni leur exposition à une domestique apparemment infectée, ni la morsure au cou du maréchal, n'avaient provoqué de réaction excessive à part quelque blessure d'orgueil et légère contrariété. Ils étaient restés pour terminer le dessert, bon sang ! Et n'étaient rentrés qu'au lever du soleil, le cœur léger ! Étaient-ils bêtes ou de connivence ? Jeanne repense au cadavre d'Émile suspendu au-dessus du quai. S'ils étaient de connivence, ils le paieraient cher.

Un cliquetis métallique se fait entendre et la porte du cachot s'ouvre. Madame Giles, l'intendante, se glisse dans la cellule, un panier sous le bras, ses pas illuminés par un faible lumignon.

— Jeanne, chuchote-t-elle dans l'obscurité, je vous apporte victuailles et remèdes. Comment allez-vous ?

Jeanne se redresse. Évidemment, madame Giles n'ose pas s'approcher. Elle croit encore à cette foutaise d'épidémie, n'ayant jamais quitté le château elle-même.

— Je vais bien, madame, aucun malaise.

Jeanne est soulagée qu'on ne l'ait abandonnée et impatiente de partager ses hypothèses avec l'intendante.

— Vous savez, Émile avait raison ! Je l'ai de mes yeux vu, madame ! Les mercenaires du maréchal ne cessent d'entrer par le port et aucun d'eux n'est infecté. Hors que la plaie ne provoque chez l'homme la débauche et l'effronterie. Si tant est qu'il soit le cas, ce même fléau ferait des ravages depuis la nuit des temps !

Jeanne prononce ces derniers mots en riant. Madame Giles est réticente, mais cette révélation appelle quelque peu à sa raison. Cinq mois s'étaient écoulés. *Cinq mois !* Et on ne connaissait toujours pas le nom de cette maladie qui faisait prétendument des ravages dans tous les coins de la République, ni les signes d'infection, ni non plus le nombre de souffrants. Pourtant, Émile était sorti régulièrement faire les emplettes du manoir, sans jamais tomber malade. Elle s'agenouille aux côtés de Jeanne.

— Si vous dites vrai, s'il est vrai que cette épidémie n'est qu'une fine machination... Madame la marquise serait-elle avisée ? Et monsieur le marquis ?

Madame Giles défait le panier et en sort du pain beurré, quelques fruits séchés et de l'eau que Jeanne, affamée, avale sans retenue.

— Je me posais la même question. Il y aurait un groupe d'initiés, soit les espions, amis et complices du maréchal, noblesse et populaire confus, ET ce serait un effroyable stratagème ourdi par le maréchal pour renverser la République ayant pour effet la vassalisation de tous ceux qui oseraient prendre parti contre lui, ET il serait financé par

les barbares de l'Ouest qui auraient, eux, reçu mandat divin de l'au-delà, c'est assavoir des démons de géhenne qui auraient trouvé, chez le maréchal, un aspirant émérite pour le trône de prince des ténèbres, ET...

Jeanne continue de parler, frénétique. Elle tisse une vaste conspiration dont certains éléments sont familiers pour madame Giles qui les avait entendus des cuisiniers ou des bonnes au fil des semaines. Mais certains détails... Même Émile n'en avait pas raconté autant. De toute évidence, Jeanne avait subi un grave traumatisme lors de son échappée au port. Elle était devenue hystérique.

Puis, madame Giles aperçoit au cou de Jeanne une lésion qui était jusque là passée inaperçue.

— Jeanne ! Mais vous êtes blessée, que diantre !

Madame Giles sort du panier quelques onguents et teintures pour la soigner. Elle défait le collet de sa robe qui dissimulait une infection purulente.

La porte du cachot s'ouvre brusquement sur le garde à qui il était revenu d'enfermer la domestique au cachot.

— MAIS QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ! hurle-t-il en se précipitant vers les femmes.

Conclusion — *Sophie Martin*

Trop tard.

Une Jeanne méconnaissable se rue sur madame Giles, qui, en moins de deux, gît dans une mare de sang, les deux mains sur sa gorge béante.

Les yeux exorbités, le geôlier de la jeune domestique recule dans l'épais mur de pierres du cachot.

— Dieu ait mon âme ! Une Morte-Vive !

Jour 0 – Le début de la fin

En chemin pour le domaine de son amant, madame la marquise réfléchit à ce que Jeanne lui a raconté après le banquet. Elle a eu vent des odieuses rumeurs au sujet de monsieur le maréchal et de sa prétendue bande de mercenaires et de bandits. Elle n'y a jamais cru – n'aurait jamais osé croire de sottises balivernes colportées par de vulgaires domestiques. Mais... la véhémence de Jeanne l'incite à se remettre en question. Et si c'était vrai ? Force lui est de s'avouer que le maréchal est du genre à

commettre des bassesses pour détourner les fonds des coffres de monsieur le marquis...

Enfin arrivée, madame la marquise frappe discrètement à la porte des quartiers privés du maréchal, des doutes plein la tête. Aucun signe de vie, il n'est pas chez lui. Madame la marquise décide de ne pas se servir de sa petite clé ornée. Elle ira plutôt retrouver son louche ami dans son antre, au port.

Regardant dehors depuis la meurtrière de son office, dans la tour fortifiée du port, monsieur le maréchal se demande ce qu'il adviendra du marquisat dans les prochains jours. Ses hommes et lui ont pu contenir la peste pendant les quelque six premiers mois de l'épidémie. Cependant, le maréchal ne peut plus se leurrer : ils ont perdu la guerre. Qui plus est, le voilà lui-même infecté à cause de cette petite garce de domestique.

Monsieur le maréchal est brusquement tiré de ses sombres pensées lorsqu'il reconnaît le pas de madame la marquise à l'entrée de ses bureaux.

— Monsieur le maréchal, j'ai à vous parler, déclare sans ambages madame la marquise dès qu'elle peut lui voir le visage.

— Ma tendre amie, que se passe-t-il donc ?

— Entendez-moi bien, monsieur le maréchal. Je crois savoir qu'aucune maladie ne sévit en ce moment sinon la passion du lucre. Je crois également savoir que vous avez détroussé et assassiné de mes domestiques, dont un certain Émile, en plus de tuer sans vergogne les sujets du marquisat. J'ai enfin cru comprendre que vous taxez impunément les sujets de monsieur le marquis, mon époux, pour vous arroger le contrôle du port et ensuite prendre le marquisat par la force. Je me trompe ?

— Hélas, mon amie, hélas...

— Expliquez-vous, monsieur !

— Ma mie, sachez que mes hommes et moi avons négocié avec les diables de l'Ouest pour obtenir une cure à cette foutue maladie qui nous frappe et qu'ils nous font payer cette cure à prix d'or – nous n'avons pas le choix d'infliger de lourdes taxes aux marchands et de voler tout ce que nous pouvons à quiconque ose s'aventurer dehors. Vous croyez que mes hommes et moi tuons sans vergogne ? Nous tuons les pestiférés : la mort est la cure que m'ont vendue ces vils païens ! Nous avons dû tuer Émile, il avait été mordu et avait commencé à mordre à son tour.

— Vous me croyez assez sotté pour croire pareilles foutaises, monsieur ?

Monsieur le maréchal ouvre alors un pan de son gilet à cœur, découvrant ainsi son cou et sa poitrine. Madame la marquise tressaille : la plaie dans le cou du maréchal suppure et la peau de son torse hier de marbre est grise, marbrée de veines noires irrigant clairement le cœur. Il prend dans ses mains celles de la marquise.

— Vous voyez, ma mie, je ne vous jette pas de poudre aux yeux. Maintenant, je veux que vous partiez. Vous n'êtes pas en sécurité dans le port.

Madame la marquise recule de plusieurs pas, les yeux écarquillés de frayeur, mais elle réussit à rassembler quelques mots.

— Mais qu'est-ce que cette horreur de peste ?

— La Vive-Mort, ma mie. Je vous en prie, partez.

— Parlez-moi d'abord de cette cure...

Jour 1 – La balade des Morts-Vifs

Les premières victimes de la Vive-Mort au castel, à savoir Jeanne, madame Giles, le geôlier et le malheureux marquis, errent dans les passages froids et venteux du petit château à la recherche de chair fraîche. Ils ont tous le visage gris et strié de veines noires, un regard rouge sans éclat, les bras ballants et le pas claudiquant. Ils scandent tous la même litanie dans une cacophonie d'outre-tombe :

— *Je suis au service de la faim.*

Jour 2 – La fin de la faim

Madame la marquise est enfermée dans son boudoir depuis son retour au château. Elle a vu les Morts-Vifs commettre mille et une horreurs dans les rues du port et sur les chemins menant au castel. Elle ne peut croire qu'il s'agit là de la réalité. Rien de cela ne peut exister dans son monde de banquets, de bals et de tournées d'été parmi la noblesse de la République.

Petit à petit, le jour s'allonge, et madame la marquise sort de sa torpeur. Elle n'est pas de ces petites femmelettes sans caractère qui peuplent nombre de maisons nobles. « Fleur bleue » n'est jamais un qualificatif qu'on lui a accolé. Dans son esprit se dessine une idée : celle de survivre plutôt que de céder. Elle ratissera le castel afin de commencer à amasser des troupes.

Madame la marquise passe une robe écarlate, se farde les joues, se maquille les yeux, se peint les lèvres et se remonte les boucles. Elle s'empare d'un stylet orné de rubis et d'un pistolet à silex, puis elle sort de son boudoir.

Madame la marquise les entend avant de les voir. Lorsqu'ils tournent le coin du long passage au bout duquel elle se trouve, la marquise est prête. Elle scille à la vue de feu son époux, mais reprend vite ses sens. Elle a une mission.

— *Je suis au service de la faim, je suis au service de la faim, je suis au service de la faim*, scandent-ils à une cadence de plus en plus rapide.

— Ah ouais, s'exclame madame la marquise en faisant éclater une première tête, eh bien, moi, je suis la fin de la faim !

F I N